

GRAND ANGLE

Prisonnier de la Libération

Capturé à 17 ans fin 1944 en Allemagne par les Américains, Hans Schoberth a fait partie des quelque 6 500 prisonniers de guerre internés à la Citadelle de Besançon entre octobre 1944 et le 1^{er} mai 1948. Il n'est jamais reparti. Et Hans est devenu Jean. Témoignage.

« **L**e premier mot de français que j'ai appris c'est "manger" ! Il faut dire qu'au début, oh, oh ! c'était très dur et on avait très peur. »

Soixante-dix ans après, alerte et volubile, Jean Schoberth se souvient de son arrivée parmi les milliers de prisonniers de guerre allemands cantonnés à la Citadelle de Besançon. C'était fin 1944, il avait 17 ans, s'appelait encore Hans et venait d'être fait prisonnier par les Américains dans la base aérienne allemande où il avait été affecté six mois plus tôt.

Né à Kulmbach, près de Bayreuth, il pensait terminer la guerre chez ses parents lorsque la Wehrmacht est venue le chercher pour l'enrôler. « Mon frère aimé, qui avait deux ans de plus que moi, étant parti à la guerre (où il sera porté disparu sans que l'on n'ait plus jamais de nouvelles), je pensais que j'allais rester à la maison comme soutien de famille, mais ils n'ont rien voulu savoir. Ils m'ont embarqué et emmené dans cette base où j'ai dû ranger du matériel. Au début, on faisait les "présentez armes !" avec des bêches. Mais quand ça a commencé à barder, ils nous ont distribué les fusils et tout le cirque. »

Son peloton n'aura cependant pas le temps de faire feu ni de dire ouf. Les Américains sont là. « On avait un capitaine, Karl, qui nous a dit : "Ça vaut pas la peine de se faire bousiller la gueule." Alors on est allé chercher un grand drap blanc qu'on a tendu devant la base et on a mis les mains en l'air quand on a vu les Américains. »

D'abord prisonnier en Allemagne, Hans Schoberth va être transféré en train à Be-



tot, le jeune Henri Perret, 17 ans lui aussi.

« Au départ, on était gardés par des Marocains, mais ils nous piquaient nos colis pour les manger », se rappelle l'ancien prisonnier allemand. « Ça n'est qu'après le passage de la Croix-Rouge que ça s'est amélioré. »

Comme le souligne en effet Anne-Laure Charles, guide-conférencière à la Citadelle qui s'est penchée sur le sort des 6 500 prisonniers de guerre de l'axe ayant été enfermés là après la Libération, « le premier hiver qui suit les débuts du camp a vu la mort de plus de 300 prisonniers, liée en majeure partie à une sous-alimentation extrême et de mauvaises conditions de détention. Soit, en quelques mois, les trois quarts des 407 décès que comptera au final la période de captivité au Dépôt 85, selon la désignation officielle de la Citadelle par le ministère de la Guerre suite à la Libération. »

Alors que Hans Schoberth s'apprête à célébrer ses 18 ans en captivité, le Comité international de la Croix-Rouge effectue donc une inspection le 10 février 1945. Dans son rapport, il fera part de sa « très mauvaise impression » et pointera « des rations alimentaires insuffisantes, la prolifération de la vermine, les travaux excessifs et les coups... » « J'ai aussi vu des gars qui prenaient des feuilles d'arbres pour se les rouler et les fumer », atteste Jean Schoberth. « Ça aussi, ça en a foutu dedans plus d'un ! »

Si les conditions de détention vont peu à peu s'améliorer, notamment après la capi-

tulation du 8 mai 1945 (au point que passé 1946, le Dépôt 85 verra fleurir un orchestre, des cérémonies et des journaux de prisonniers...), le jeune Hans ne sera plus là depuis belle lurette.

« À notre arrivée, des plus anciens nous avaient recommandé de ne surtout pas nous porter candidats pour les commandos qui travaillaient dans les bois, "sinon vous êtes foutus" ils nous avaient dit », explique-t-il. « Mais quand un agriculteur s'est présenté en demandant des gars pour aller l'aider à la ferme, on a été cinq à sauter sur l'occasion et dans sa camionnette. »

Après moins de trois mois de captivité, le voici donc manœuvre chez Paul Belot, à Pelousey.

« On a vraiment eu de la chance de tomber dans cette famille-là ! C'étaient des gens très bien qui nous ont toujours très bien traités et, aujourd'hui encore, je suis en excellents termes avec la famille. »

C'est ainsi qu'au 30 avril 1948, date offi-

“ On avait un capitaine, Karl, qui nous a dit : "Ça vaut pas la peine de se faire bousiller la gueule." Alors on est allé chercher un grand drap blanc qu'on a tendu devant la base et on a mis les mains en l'air quand on a vu les Américains. »

“ À notre arrivée à la Citadelle, des plus anciens nous avaient recommandé de ne surtout pas nous porter candidat pour les commandos qui travaillaient dans les bois, "sinon vous êtes foutus", ils nous avaient dit. »

cielle de dissolution du Dépôt 85, Hans Schoberth décide de rester travailler en France, à la ferme, comme travailleur libre.

« Regardez, j'ai mon certificat de libération ! », indique-t-il en sortant le document, sous-titré « Entlassungsschein » et estampillé du 18 octobre 1948.

Il y restera sept ans et demi. Puis, ayant rencontré en 1950 Madeleine, une jeune femme de Chauenne, village situé juste à côté de Pelousey, il y fera souche. Il prendra les deux précédents enfants de Madeleine, Alain et Arlette, sous son aile et le couple aura ensemble cinq autres enfants : Gérard, Jacques, Germaine, Henry et Évelyne.

Après avoir quitté la ferme Belot pour aller travailler chez Bourgeois à Besançon, Hans deviendra Jean en 1963, date de sa naturalisation française et de son mariage avec Madeleine.

C'est aussi l'année où le frère de Madeleine, qui tenait une épicerie Cedis aux Prés-de-Vaux à Besançon, l'informe que la raffinerie juste à côté cherche un gars à embaucher. « Je faisais l'affaire mais il fallait absolument que je sois français... Coup de bol, j'ai reçu mon certificat de naturalisation quelques jours plus tard et j'ai pu être embauché dans la foulée. »

Il y passera tout le reste de sa carrière. D'abord aux Prés-de-Vaux, puis à Roche-lez-Beaupré où la raffinerie déménagera en 1965.

La défiance, la méfiance, voire l'aversion des Français vis-à-vis des Allemands, surtout dans les années d'après-guerre où les

plaies étaient à vif ? « Non, tout le monde a toujours été très bien avec moi. La seule fois où on m'a traité de boche, c'était un Italien ! Je travaillais à la raffinerie et je devais contrôler son camion. Je lui ai dit : "Répète un peu pour voir", mais mon chef est intervenu, a pris ma défense et a dit au chauffeur que j'étais aussi Français que lui et que s'il recommandait, il lui interdirait de remettre les pieds dans l'entreprise. »

Ses sept enfants, Arlette en tête, attestent eux aussi qu'ils n'ont « jamais eu aucun problème de ce genre, que ce soit à l'école ou ailleurs. »

Ancien voisin de la famille, Pierre Martin, qui vit aujourd'hui dans le Loiret et a usé ses fonds de culotte sur les bancs de la communale à Chauenne dans les années 1960, confirme : « Je me souviens bien de ces années-là où je jouais avec ses enfants. Bien que ma mère employât le mot "boches" pour désigner les Allemands pendant la guerre, notre voisin Hans n'était pas dénigré. C'était un monsieur comme les autres, juste avec un accent et un prénom bizarres pour le petit garçon que j'étais. Et je n'ai connu l'expression "fils de boche" que beaucoup plus tard. Non, vraiment, il n'y avait aucune animosité de notre part. Juste une petite pointe de peur parfois quand je le croisais, car j'étais enfant et c'est à ce moment que j'ai découvert l'histoire de la guerre. »

Arrivés à Chauenne en 1958, où ils ont toujours vécu depuis, Jean et Lucienne Kolly

- cette dernière ayant été l'institutrice du village - témoignent également qu'ils n'ont « jamais eu écho de problèmes que ce soit dans le village ou dans la cour de l'école. Tout s'est toujours bien passé, M. Schoberth a toujours été très bien intégré. »

Décrit comme « très discret », Jean Schoberth a marqué la chronique locale comme étant ce monsieur qui, quel que soit le temps, paraît travailler en cyclomoteur. S'il n'a « jamais regretté d'être resté en France », faute de permis de conduire, ce n'est que vingt ans après son départ qu'il a à nouveau franchi le Rhin pour retrouver ses parents. Cette année-là, un voisin tchèque avait proposé de véhiculer toute la famille.

Ces émouvantes retrouvailles se sont prolongées par des grandes vacances familiales chaque été. En retraite depuis belle lurette, et vivant seul dans son petit chalet de Chauenne depuis le décès de Madeleine voilà dix ans, l'ancien prisonnier de la Citadelle partage désormais son temps entre les visites de ses enfants et petits-enfants.

S'il avait retrouvé voilà une douzaine d'années Ivan, qui avait été prisonnier comme lui à la Citadelle et était lui aussi resté en France, à quelques kilomètres de chez lui, à Éternoz, ce dernier est aujourd'hui décédé. C'est ainsi que Jean Schoberth passe aujourd'hui la majeure partie de ses journées, assis dans son fauteuil.

À caresser ses souvenirs du passé en même temps que son chien Pipo. Un berger allemand ? « Oh que non ! Un très gentil caniche ! »

Pierre LAURENT

“ La seule fois où on m'a traité de boche, c'était un Italien ! Mon chef a pris ma défense et a dit au chauffeur que j'étais aussi Français que lui et que s'il recommandait, il lui interdirait de revenir dans l'entreprise. »

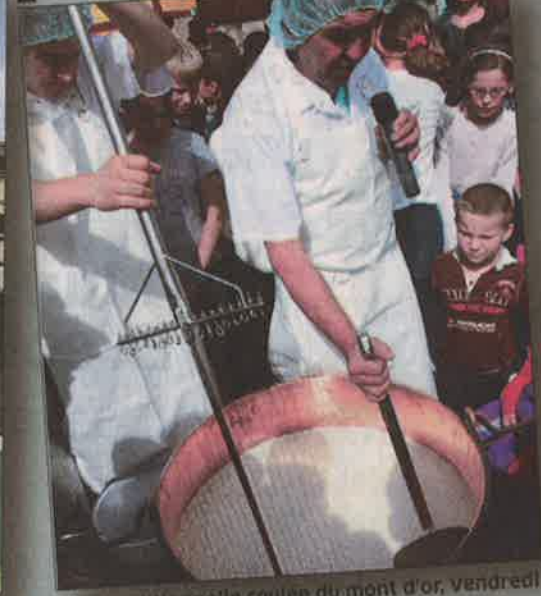
La semaine

Rythmes scolaires : le bug



■ A L'Isle-sur-le-Doubs, un élève s'est blessé à l'extérieur de l'école primaire Clavel où, inscrit aux temps d'activités périscolaires, il était censé se trouver. Illustration du délicat passage de témoin entre Education nationale et périscolaire. Photo ER

C'est parti pour le mont d'or



■ La traditionnelle coulée du mont d'or, vendredi à Pontarlier, a lancé la saison du fromage à pâte molle qui se déguste aussi bien chaud que froid. Suite et fin des festivités aujourd'hui. Photo B. J.

Chers nectars à Belfort



■ 297 lots de bouteilles de vins ont été vendus aux enchères vendredi, ils avaient été découverts dans la cave d'une maison inoccupée depuis une quinzaine d'années. Certaines bouteilles valaient plus de 1.500 €. Photo Lionel VADAM